

Les ateliers d'écriture

La plume interlude

... A la Galerie HUIT'YV ...

Atelier d'écriture :
« Réciprocités »

A partir des œuvres de
Marie-Hélène Ruelle-Isnard & Kim L. Domingo



Chavire



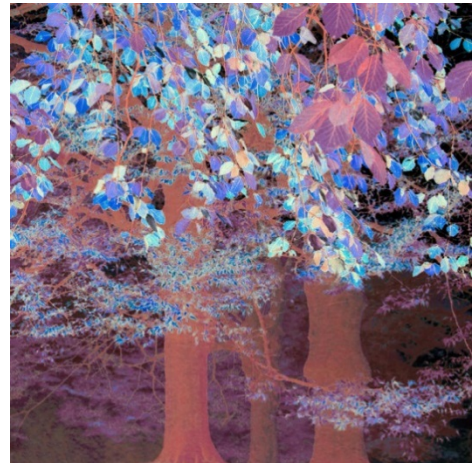
© Kim L. Domingo

Dans la nuit, le chaton arpente l'asphalte, sans repères, ébouriffé d'angoisse et de doute. Il ne s'est écoulé que quelques secondes entre le moment où il dormait à l'arrière de la voiture et celui où il a été projeté sur la route luisante de pluie d'automne. Etourdi, il s'est vite remis sur ses pattes et a secoué les oreilles. En vain, il a cherché quelque refuge que pourrait lui offrir la nature. Un matelas d'herbe, un trou dans un tronc d'arbre. Rien. Rien que l'épaisse nuit d'octobre et les ténèbres qui l'enrobaient, lui laissant peu de chance de retrouver son calme. Clopin-clopin, hésitant, il a démarré son long chemin de croix, ne sachant quelle direction le conduirait à un éventuel foyer.

Le voilà donc isolé dans un univers sombre et désertique, loin de tout. C'est alors qu'il trébuche dans une flaque. Une fois la surprise passée, il pose ses yeux d'or sur le sol, et là, miracle ! Un autre chaton lui fait face ! Il n'est plus seul ! Il baille, faisant frémir ses vibrisses, et voilà que l'autre félin l'imité... On va jouer !!! Il lève une patte et tente d'atteindre la tête de son nouveau complice. Mais à cet instant, l'image qui lui fait face se mue en brume tandis qu'une giclée d'eau vient l'éclabousser.

Transi, épuisé, il s'endort là, dans la flaque. Il ne sent même plus la morsure de l'eau froide. Il gît sur la route, inanimé. Autour de lui se dessine alors une feuille d'arbre, puis deux, puis trois... Des branchages surgissent, soutenant les feuilles mordorées qui illuminent la nuit. Des troncs viennent compléter l'ensemble. Le chaton repose à présent au milieu d'une irréelle forêt lumineuse. Il entrouvre ses paupières. Les referme aussitôt afin de retrouver le réconfort du bois accueillant qui lui apporte enfin la douceur dont il a tant besoin, dont il a rêvé toute sa courte vie.

Les yeux clos sous sa sépulture, il rêve de soleil, de chaleur, de jeux étourdissants avec les oiseaux dont les plumes l'inonderaient d'un linceul chatoyant.



© Marie-Hélène Ruelle-Isnard

Pascale Passot



Quoi ? Quoi ? Foi d'escargot, je n'ai jamais vu ça ! Deux gros doigts qui s'emparent de moi ! Me soulèvent du tronc où j'étais censé me reposer. Me font voltiger au-dessus d'un fourré. Pour ensuite me déposer sur une étrange peau sucrée. Celle d'un gros bestiau. J'avance tout doucement. Des tiges bizarres ondulent sous mon pied. Comment cela s'appelle-t-il ? Des poils ? La sueur de mon hôte remonte jusqu'à ma langue. Elle transporte une étrange saveur, à la fois douce et épicée. Comme cela s'appelle-t-il ? De l'ergot de blé ? Du L.S.D. ? Foi de moi, je n'ai jamais entendu ces mots-là.

Soudain, le monde s'inverse dans tout ce que je perçois. Mes quatre yeux n'en croient pas leurs oreilles ! Les couleurs des arbres se mettent à chanter ! Le vent des feuilles carillonne au rythme du vent qui les caresse. Les troncs des arbres, à l'écorce marron, s'envolent dans des chants de barytons. Le sous-bois s'éclaire d'une lueur harmonisée à la tierce sur le frottement de cordes sylvestres. C'est à n'y rien comprendre ! Les bruits de la clairière me remuent l'intestin. Le chant d'un pivert me rappelle le goût du bolet. Les craquements de pas du bipède bestiau qui me porte évoquent à mes oreilles la saveur de la batavia. Quant à cet autre animal, à quatre pattes, qui court autour de mon hôte, ses jappements ressemblent à l'âpreté de l'écorce du vieux chêne où on m'a trouvé. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui m'est arrivé, que les deux doigts reviennent m'emporter, puis me déposer sur un rocher. Le quadrupède se penche sur moi. Sa truffe effleure mes yeux dans un jet d'odeurs colorées, d'orange, de noir, de violet. Danger ! Je me replie vite dans ma coque, pour me retrouver avec l'univers tout entier. Comme si toute la clairière du bois, chez moi, s'était invitée. Foi de moi, je ne veux plus jamais te goûter, ergot de blé !

« Wouaf wouaf !

– Pulsar, du calme ! Laisse cet escargot tranquille ! ».

Je continue à marcher dans les sous-bois, jusqu'à la lisière de la forêt. Le sable se fait de plus en plus présent, de même que l'air frais et iodé. Je vérifie que mon chien ne reste pas derrière. Il observe le gastéropode d'un air curieux, puis se met à dévaler l'espace qui nous sépare, me dépasse, se précipite jusqu'à la plage. Des mouettes deviennent son nouveau centre d'intérêt. Elles s'envolent en poussant des cris qui trahissent l'agacement d'avoir été dérangées. L'océan s'étale devant moi, jusqu'à l'horizon. Sa fraîcheur, son ronronnement apaisant m'aident à reprendre mes esprits. La soirée d'hier était bien trop arrosée. Il me semble même avoir pris autre chose que des bières, mais je ne me souviens plus de tout. Je m'avance sur un rocher. Mon corps s'étire, ma tête roule en arrière. Un puissant bâillement saisit mes mâchoires, les ouvre en grand, s'échappe pour se mélanger aux embruns.

Je suis une grande fille maintenant. Je devrais être adulte, responsable. J'ai mon propre appartement, je fais moi-même mes courses, je n'ai plus personne pour m'aider sur mes devoirs ou à vérifier chaque jour mes notes. Mais depuis que je suis arrivée ici, pour les études, c'est comme si une partie de moi s'était cassée. Je voudrais parfois revenir en arrière...

Mes yeux se perdent sur le bleu irois de l'océan. Le ciel en contrefont ne se pare d'aucun nuage. Il me rappelle ce tableau que j'avais peint, pour mes onze ans. Les contours étaient déjà tracés, il fallait juste rajouter les couleurs. Un semblant de plage. L'horizon à peine suggéré. Un ciel bleu, sans nuages. Et au centre, deux cavaliers. Je me revois encore préparer mes peintures, nettoyer mes pinceaux.

Soudain, un bruit sourd déchire mes souvenirs, me ramène au présent. Le soleil s'enfonce peu à peu derrière la baie. J'appelle Pulsar qui me rejoint. Il est l'heure de rentrer.



© Marie-Hélène Ruelle-Isnard

Michaël Cardoso De Castro

Le liseré blanc

© Marie-Hélène Ruelle-Isnard



Partir. Comme un navire qui lève l'ancre pour regagner le large. Ils ont attelé leur vaisseau à sabots. Huit pattes longues et musclées foulant les sables humides. Deux hommes silencieux sous le ciel de midi, les mains posées sur la selle. Les bêtes connaissaient le chemin.

Depuis que le propriétaire avait vendu ses quelques hectares de vigne, Franck et Jonas empruntaient tous les jours le même itinéraire, moulant de nouvelles traces sur celles de la veille. Partir. Ils n'allaient pas bien loin pourtant, mais ils partaient. Ils saluaient discrètement la pointe, descendaient rarement de leur monture.

Il arrivait cependant que Jonas pose pied à terre dans l'unique but de se saisir de cailloux bien particuliers, des galets noirs et lisses coupés en deux par un liseré blanc, subtile incrustation de quartz. Fabien en avait amassé toute une collection qu'il rangeait en ligne sur le mince rebord devant les livres de sa bibliothèque de BD. Alors Jonas volait parfois des galets à la mer comme pour la punir d'avoir volé son fils. Franck ne posait pas de questions. Il avait bien connu le môme. Lorsque Fabien ne péchait pas, il aidait dans les vignes.

A présent il fallait partir. Ils étaient deux hommes silencieux sous le ciel de midi.



© Marie-Hélène Ruelle-Isnard

Margo Porteous-Coté

Faire la mélodie dans son univers

© Marie-Hélène Ruelle-Isnard



Je ne suis qu'un homme qui aime. Voici des années que j'ai quitté la Bolivie pour vivre l'esquisse d'un rêve. Tout commença par cette idée au goût onirique qui n'aspire qu'à aimer. Malgré ma nature calme et réservée, je souhaite que chacun puisse rayonner aussi sereinement qu'il le puisse comme si l'univers conspire pour nous aider à nous émerveiller.

C'est ainsi que je suis arrivé en Suisse avec mon vieux sac décousu qui m'a accompagné durant les pires tempêtes que les mers agitées m'aient fait connaître. Des typhons jusqu'à la chaîne alpine, ma besace et mon anorak au bouton helvètes ne m'ont jamais fait faux bond.

Des boutons helvètes d'un rouge de tendresse et d'émotion. Ils me rappellent sans cesse mon cher voilier, unique compagnon durant ces semaines de solitude et amour aux caprices imprévisibles. Imprévisible comme l'océan, dont les vagues attisées par la houle voulaient assaillir ma frêle embarcation. Cette colère rouge de la mer essayait d'happer mon voilier vers les profondeurs abyssales afin de nous garder jalousement dans son royaume.

Alors crions d'émotion et tendons notre épiderme jusqu'à ne faire qu'un avec une mer aux veines battantes. Aimons benoîtement notre univers et échappons au boomerang de la folie renvoyé par ce qui nous dépasse.



© Kim L. Domingo

Aurèle Buchet

Bestialité



© Kim L. Domingo

Je voulais crier face à l'injustice, crier pour revendiquer mes droits, hurler ce pour quoi je devais me battre, ce pour quoi nous devons lutter tous ensemble. Les arguments, je les avais au fond de moi. Je savais quelles étaient mes revendications. Je savais que le temps était venu. Celui de la révolution.

En ce début d'automne, octobre était rouge, plus rouge que jamais. On le disait sanglant. Beaucoup d'entre nous étaient tombés. Les feuilles ocres, piétinées sur le sol, pleuraient nos disparus. Nous marchions en cadence pour eux, pour nous-mêmes et pour les générations futures. Nous marchions à la mesure de la colère qui grondait en nous depuis tout ça. Nous marchions pour la paix. « Plus jamais », tel était notre cri pacifiste.

Je voulais semer des messages de paix, comme le faisaient les miens, mais la voix me manquait. Mon cri restait intérieur. Depuis plusieurs minutes déjà, je m'efforçais de faire sortir la rage que j'enfermais à l'intérieur de moi, celle contre laquelle je luttais autant que celle liée à ce blocage verbal. Je m'époumonais, en vain, jusqu'à ce que ma gorge daignât enfin répondre à l'ordre que mon cerveau lui intimait de parler.

Le son émit par ma bouche n'était pas celui que j'attendais, celui que nous attendions. Je venais de hurler « miaou » en ronronnant allègrement. Rien n'était plus important pour moi qu'être avec mes camarades pour m'insurger contre la politique criminelle du pays et voilà que je demandais la paix comme un chat quémande une caresse ! Certains d'entre nous semblaient m'avoir entendu et me lançaient des regards interloqués. L'agacement ne tarderait pas. Le sujet était sérieux, politique, la plaisanterie n'était pas la bienvenue sur la place publique.

Pourtant, à y regarder de plus près ou, aujourd'hui, avec un peu de recul, je me dis que rien n'apaise le cœur et n'adoucit les esprits autant que la présence quiète et ronronnante d'un chat.



© Kim L. Domingo

Sandrine Lérat